

VOLTAIRE ET LA DUCHESSE DU MAINE :
LA RENCONTRE DE DEUX ESPRITS FERVENTS
DU GRAND SIÈCLE

Catherine Cessac

Centre d'études supérieures de la Renaissance (Tours) / Centre de musique
baroque de Versailles

Ce n'est pas la première fois que l'on se penche sur la relation qu'ont entretenue Voltaire et la duchesse du Maine pendant près de quarante ans. Citons pour mémoire les contributions décisives de Jacqueline Hellegouarc'h¹ et de Christiane Mervaud² sur les contes, ou l'étude plus récente de Manuel Couvreur³ offrant une excellente radiographie des différents enjeux artistiques et esthétiques au cœur des échanges entre les deux personnages. Dans le cadre de la thématique sur le jeune Voltaire, notre article se concentrera plus spécialement sur les premiers temps forts de leur rencontre ayant pris racine dans des valeurs communes telles que la vénération du Grand Siècle et le goût des Anciens. Dans ces années 1713-1715, à Châtenay et à Sceaux, Voltaire découvre en outre la tragédie et écrit ses premiers contes. L'émergence de ces genres qui se révéleront majeurs dans son œuvre ne peut tout à fait se comprendre sans l'existence et parfois même l'influence de la princesse.

Louise-Bénédicte de Bourbon, née le 8 novembre 1676 à l'hôtel de Condé à Paris, est la huitième enfant de Henri-Jules de Bourbon et d'Anne de Bavière. En 1692, elle épouse le duc du Maine (1670-1736), fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan. Petite-fille du Grand Condé, princesse du sang, Louise-Bénédicte est donc bien au-dessus du rang de son mari, bâtard légitimé,

- 1 Jacqueline Hellegouarc'h, « Mélinade ou la duchesse du Maine. Deux contes de jeunesse de Voltaire : *Le Crocheteur borgne* et *Così-Sancta* », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 5 (1978), p. 722-735 ; « Genèse d'un conte de Voltaire », *SVEC*, n° 176 (1979), p. 7-36.
- 2 Christiane Mervaud, « Voltaire, saint Augustin et le duc du Maine », *SVEC*, n° 228 (1984), p. 89-96 ; *Le Crocheteur borgne*, éd. Ch. Mervaud, *OCV*, t. 18 (2002), p. 49-97 ; *Così-Sancta*, éd. Ch. Mervaud, *OCV*, t. 18, p. 99-129.
- 3 Manuel Couvreur, « Voltaire chez la duchesse ou le goût à l'épreuve », dans Catherine Cessac, Manuel Couvreur et Fabrice Preyat (dir.), *La Duchesse du Maine (1676-1753) : une mécène à la croisée des arts et des siècles*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2003, p. 231-248.

si bien qu'au lieu de s'intégrer à la vie de cour de Versailles ainsi que son destin lui prescrit de le faire, elle s'en échappe dès qu'elle le peut et aspire à avoir un lieu où elle se sentira libre de vivre à sa guise. En 1700, le duc du Maine, avec l'aide financière du roi son père, achète le château de Sceaux, ancienne propriété de Colbert, pour y loger une partie de l'année avec sa fière épouse. Voici la vision qu'offre le duc de Saint-Simon de ce couple qu'il détestait :

44

Mme du Maine, depuis longtemps, avait secoué le joug de l'assiduité, de la complaisance et de tout ce qu'elle appelait contrainte ; elle ne se souciait ni du Roi ni de Monsieur le Prince, qui n'aurait pas [été] bien reçu à contrarier où le Roi ne pouvait plus rien, qui était entré dans les raisons de M. du Maine. À la plus légère représentation, il essayait toutes les hauteurs de l'inégalité du mariage, et, souvent pour des riens, des humeurs et des vacarmes qui, avec raison, lui firent tout craindre pour sa tête. Il prit donc le parti de la laisser faire, et de se laisser ruiner en fêtes, en feux d'artifice, en bals et en comédies⁴.

Se passionnant tout autant pour les sciences que les arts, la duchesse du Maine est bien aise de trouver auprès d'elle les anciens précepteurs de son mari dans l'orbite de Mme de Maintenon et du Petit Concile de Bossuet⁵, Nicolas de Malézieu (1650-1727) et l'abbé Charles-Claude Genest (1639-1729), qui poursuivent ainsi leur mission pédagogique. Elle leur confie aussi l'organisation et l'écriture de ses premiers divertissements, récréations galantes et comédies. Grâce à eux se développe une activité mondaine intense (conversations, jeux, poésies et chansons impromptues, plaisirs de la table et promenades) dans le droit fil des salons du XVII^e siècle, en particulier celui de Mlle de Scudéry où s'affichait une société mêlée de membres de l'aristocratie, de la haute bourgeoisie et d'artistes. En outre, Mlle de Scudéry était une amie proche de l'abbé Genest. À l'automne 1699, celui-ci lui écrit une longue lettre mêlée de vers et agrémentée de quelques maximes en latin, dans laquelle il évoque les premières fêtes offertes à la duchesse du Maine à Châtenay, lesquelles renouent avec « ces aimables & sages Conversations », ces « divertissemens ingénieux, où la raison a tant de part » dont Mlle de Scudéry a donné l'exemple et que la princesse fait renaître⁶. La jeune Rose Delaunay (1684-1750), future Mme de Staal, recrutée comme femme de chambre, se joint à Malézieu et à Genest en 1711 et contribue par

4 Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, *Mémoires*, année 1705, éd. Yves Coirault, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1983-1988, 8 vol., t. II, p. 650.

5 Voir Fabrice Preyat, « Maître des divertissements ou trouble-fête ? Charles-Claude Genest et le *Petit Concile* à la cour de la duchesse du Maine », dans C. Cessac, M. Couvreur et F. Preyat (dir.), *La Duchesse du Maine (1676-1753)*, op. cit., p. 137-154.

6 Voir *Les Divertissements de Sceaux*, éd. Ioana Galleron, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 72-82.

ses talents de plume à la vie artistique de la cour de Louise-Bénédicté. Les deux recueils *Les Divertissemens de Sceaux*⁷ et la *Suite des Divertissemens de Sceaux, contenant Des Chansons, des Cantates & autres Pièces de Poësies. Avec la description des Nuits qui s'y sont données, & les Comédies qui s'y sont jouées*⁸ transmettent le souvenir de la sociabilité du monde de la duchesse et des fêtes qui lui ont été offertes.

Outre le patronage régulier des poètes, des musiciens, des comédiens et des danseurs attachés à sa maison, le financement (*via* la bourse du duc du Maine) des spectacles et des fêtes dans lesquels interviennent les plus grands artistes de l'Opéra, de la Comédie-Française et de la Foire, les nombreuses dédicaces qui sont offertes à la duchesse montrent l'étendue de son action ininterrompue en faveur des lettres et des arts. Vouant un attachement plus particulier au théâtre, elle joue elle-même la comédie et la tragédie, « fort mal⁹ » selon Voltaire, remarquable de « noblesse », de « finesse » et de « naturel », admirable tant dans le sérieux que dans le comique selon d'autres sources¹⁰.

Proche de Sceaux se trouve le village de Châtenay qui nous intéresse à double titre. Nicolas de Malézieu y possède une maison. L'année précédant l'achat de Sceaux, la duchesse y fait un séjour en raison de l'air plus pur que celui de Versailles, afin de mener à terme sa quatrième grossesse : le 4 mars 1700 naîtra son premier fils Louis-Auguste, prince de Dombes. En attendant que le château de Sceaux soit prêt à accueillir son illustre propriétaire, Malézieu offre à celle-ci d'imaginatifs divertissemens dans sa maison chaque été. Fils d'un mercier champenois, Nicolas de Malézieu est, il est vrai, doté de tous les talents. Mathématicien parmi les plus brillants de son temps, il se distingue aussi dans la poésie et le théâtre, l'histoire, l'astronomie, le grec et même l'hébreu. Se faisant apprécier par les grands comme le duc de Bourgogne et le duc du Maine, il parvient aux plus hautes dignités¹¹, tout en restant fidèle jusqu'à sa mort en 1727 au bon plaisir de Louise-Bénédicté, comblée par la proximité de cet esprit universel.

La seconde raison de notre intérêt pour le village de Châtenay concerne Voltaire. On a longtemps considéré qu'il y a vu le jour, ainsi que l'a affirmé Condorcet :

7 Paris, É. Ganeau, 1712.

8 Paris, É. Ganeau, 1725.

9 *Souvenirs de Madame de Caylus*, éd. B. Noël, Paris, Mercure de France, coll. « Le Temps retrouvé », 2003, p. 201.

10 *Mercure galant*, février 1706, p. 281-282 ; mars 1706, p. 259.

11 Satisfait de son enseignement et appréciant sa personnalité, le duc du Maine le nomme successivement gentilhomme de sa Chambre, commissaire des guerres, secrétaire de ses commandements, secrétaire général des galères, chef de ses conseils, secrétaire général des Suisses et Grisons, chancelier de la souveraineté de Dombes, seigneur de Châtenay et intendant de sa maison.

François-Marie Arouet, qui a rendu le nom de Voltaire si célèbre, naquit à Châtenay le 20 de février 1694, et fut baptisé à Paris, dans l'église de Saint-André-des-Arcs, le 22 de novembre de la même année. Son excessive faiblesse fut la cause de ce retard, qui pendant sa vie a répandu des nuages sur le lieu et sur l'époque de sa naissance¹².

François-Marie est (officiellement) l'enfant de François Arouet, notaire au Châtelet, propriétaire de plusieurs immeubles à Paris et d'une maison à Châtenay acquise en 1707¹³ – date qui rendrait donc caduque l'hypothèse de la naissance du futur philosophe dans le village. Néanmoins, la mystérieuse disparition du registre paroissial de Châtenay correspondant à l'année 1694 laisse toujours planer un doute. En revanche, ce qui est certain est que, lorsque le jeune Arouet a besoin de s'assagir après ses frasques parisiennes de toutes sortes, il est invité à venir passer quelques jours dans la propriété paternelle. Ce sera notamment le cas durant l'été 1713.

46

Cet été-là, Nicolas de Malézieu fait jouer chez lui, à Châtenay, sa tragédie *Iphigénie en Tauride* qu'il vient de traduire d'Euripide. La duchesse du Maine y tient le rôle principal après avoir joué celui d'*Iphigénie* de Racine à Sceaux¹⁴. Le samedi 5 août, François-Marie est présent à la représentation de l'*Iphigénie* de Malézieu, introduit peut-être par l'abbé de Chaulieu, son parrain et son compère de la Société du Temple, ou encore par Pierre-Joseph Thoulier, devenu par la suite l'abbé d'Olivet, fidèle ami de Genest et répétiteur de l'élève Arouet au collège Louis-le-Grand. La tragédie de Malézieu produit chez le jeune homme un véritable choc dont il se souviendra encore des dizaines d'années plus tard lorsqu'il écrit en 1750 la dédicace de sa tragédie *Oreste* adressée à la duchesse du Maine :

On la [*Iphigénie en Tauride*] représenta dans une fête qu'il [Malézieu] eut l'honneur de donner à V. A. S. fête digne de celle qui la recevait et de celui qui en faisait les honneurs ; vous y représentiez Iphigénie. Je fus témoin de ce spectacle ; je n'avais alors nulle habitude de notre théâtre français ; il ne m'entra pas dans la tête qu'on pût mêler de la galanterie dans ce sujet tragique ; je me livrai aux mœurs et aux coutumes de la Grèce, d'autant plus aisément qu'à peine

¹² Condorcet, *Vie de Voltaire*, Paris, Dubuisson, 1864, p. 4.

¹³ Voir Jean-Michel Raynaud, *Voltaire, soi-disant Arouet*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1983, p. 75-76 (Archives nationales, Minutier central, LVII, 239, Échange entre François Arouet et Marie Pajot, 18 juillet 1707).

¹⁴ Voir Jean-Philippe Gersperrin, « La duchesse du Maine et la simplicité du théâtre tragique. Sur la réfection de la tragédie grecque, de Malézieu à La Motte », dans C. Cessac, M. Couvreur et F. Preyat (dir.), *La Duchesse du Maine (1676-1753)*, op. cit., p. 249-264, notamment p. 249. Voltaire a consacré plusieurs pages à *Iphigénie* puis à *Athalie*, qu'il considère comme les deux chefs-d'œuvre de Racine, dans l'article « Art dramatique » des *Questions sur l'Encyclopédie*, éd. Ch. Mervaud et N. Cronk, *OCV*, t. 39 (2008), p. 65-77 et 77-79.

j'en connaissais d'autres ; j'admire l'antique dans toute sa noble simplicité. Ce fut là ce qui me donna la première idée de faire la tragédie d'*Œdipe*, sans même avoir lu celle de Corneille¹⁵.

Dans sa tragédie, Malézieu traduisit très fidèlement Euripide en prose, ce qui n'était guère habituel dans la tragédie française, et chaque acte se termine par un chœur, à l'imitation des Anciens. Non publiée, cette traduction a été heureusement conservée grâce à une belle copie datée de 1714 de la main d'un certain P. C. Gilbert sur lequel nous n'avons cependant trouvé aucune information¹⁶. La représentation d'*Iphigénie* dans l'intimité de la maison de campagne de l'auteur n'a pas suscité de commentaires, hormis ceux de Voltaire dans sa dédicace d'*Oreste*. D'une dimension inaccoutumée, celle-ci rend sans doute l'hommage le plus touchant jamais rendu à la duchesse du Maine et constitue également l'une des plus belles épîtres dédicatoires écrites par Voltaire. Sans sous-estimer la part inévitable d'épidictique propre au genre et dont l'écrivain est virtuose, le texte associe l'évocation émue des souvenirs châteinaisiens, l'expression d'une profonde admiration pour Malézieu pour sa rare capacité à rendre la force et la richesse de la langue de Sophocle et d'Euripide, enfin une nouvelle dissertation sur le genre tragique dans laquelle Voltaire réitère ses arguments : nécessité de bannir « du pathétique et de la grandeur de la tragédie » toute galanterie qui n'a sa place que « dans la comédie et dans des contes », « simplicité » du sujet et de l'action qui est le « vrai caractère de l'invention et du génie » et l'« essence » même « du théâtre »¹⁷. Pour l'auteur d'*Oreste*, ce n'est pas à Paris que la Grèce et son théâtre revivent mais à Sceaux, dans la société savante de la duchesse du Maine.

Toujours dans le domaine du théâtre mais du côté de la comédie, Voltaire et sa protectrice vouent un culte sans faille à Molière, considéré « au-dessus des comiques de toutes les nations anciennes et modernes¹⁸ ». La duchesse du Maine se plaît à jouer dans *Les Femmes savantes* ou *L'Avare*, comédies données à Sceaux¹⁹. Malézieu tire une grande partie de son inspiration de l'art du maître,

15 « À Son Altesse Sérénissime madame la duchesse du Maine », dans *Oreste*, éd. David Jory, OCV, t. 31A (1992), p. 400.

16 BnF, Département des Arts du spectacle, fonds Rondel, ms 312. Une édition moderne en a été faite par Paul Bonnefon dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 17 (1910), p. 581-611.

17 *Oreste*, éd. cit., respectivement p. 404 et 410-411.

18 D'après la section « Comédie » de l'article « Art dramatique » des *Questions sur l'Encyclopédie*, OCV, t. 39, p. 82.

19 Voir le *Journal du marquis de Dangeau. Avec les additions inédites du duc de Saint-Simon*, éd. E. Soulié, L. Dussieux, Feuillet de Conches et alii, Paris, Firmin-Didot frères, 1854-1860, 19 vol., t. XI, p. 281 (9 janvier 1707) et 292 (28 janvier 1707), t. XII, p. 104 (23 mars 1708).

que ce soit dans la forme et le ton – appelé à juste titre « comédie-ballet » puisque mêlant scènes parlées, musique et danse (*Le Prince de Cathay* propose une cérémonie d'intronisation du prince dans l'Ordre de la Mouche à miel²⁰ qui rappelle celle d'Argan comme médecin à la fin du *Malade imaginaire*), ou encore dans les ressorts du comique ressortissant à la farce moliéresque (*La Tarentole*). L'hommage est encore plus évident dans *Les Importuns de Chastenay*, parodie des *Fâcheux*. À Châtenay et à Sceaux, on joue aussi Plaute et Térence traduits par Malézieu et vénérés, tout comme Molière, par Voltaire²¹.

Dans les mois qui suivent la représentation d'*Iphigénie en Tauride*, Arouet (qu'il est encore) se lance avec enthousiasme dans le grand genre avec *Œdipe*. Quoique confiant en son projet, il cherche néanmoins à être rassuré en soumettant son travail à diverses personnes comme la marquise de Mimeure²², l'abbé de Chaulieu et Philippe de Vendôme (1655-1727), grand prieur de l'Ordre de Malte²³, tous deux proches de la duchesse du Maine²⁴, enfin l'helléniste André Dacier qui l'encourage, présentant le chœur comme « indispensablement nécessaire à la tragédie » dont il est « la base et le fondement »²⁵ ainsi que l'ont jugé Malézieu et Racine, alors que Voltaire reste et restera sceptique à ce sujet²⁶.

Celui-ci fait également la lecture de sa pièce à la duchesse du Maine et au cercle qu'elle a réuni autour d'elle, formé notamment de Malézieu et du cardinal Melchior de Polignac qui rédige alors son *Anti-Lucretius* dont il lit des passages à la petite assemblée. Le duc du Maine participe à ces séances et explique à son épouse qui ne comprend pas le latin la beauté de la langue de Polignac tout en

48

20 Très petite, comme les membres de sa famille, la duchesse du Maine retourna ce désavantage en sa faveur en adoptant l'emblème de l'abeille et la devise tirée d'*Aminta* du Tasse : « *Piccola sì, ma fa pur gravi le ferite* » (« Petite certes, mais elle fait de profondes blessures »). En 1703, un ordre est créé, celui de la Mouche à miel, régi par des règlements et des statuts, avec à sa tête Ludovise, sa « dictatrice perpétuelle ».

21 Voir sa *Vie de Molière*, *OCV*, t. 9 (1999).

22 Voltaire à Charlotte-Madeleine de Carvoisin, marquise de Mimeure, ca 25 juin 1715 : « Je sais bien que je perdrais auprès de vous tout le fiel dont je me nourris à Paris ; mais afin de ne pas me gâter tout-à-fait, je ne resterai que huit ou dix jours avec vous. Je vous apporterais ce que j'ai fait d'*Œdipe* ; je vous demanderais vos conseils sur ce qui est déjà fait & sur ce qui n'est pas encore travaillé [...] » (D28).

23 Voir la lettre de Voltaire à l'abbé de Chaulieu : « Je me souviens bien de critiques que Monsieur le grand Prieur et vous me fistes en un certain soupé chez Monsieur l'abbé de Bussy. Ce soupé-là fit beaucoup de bien à ma tragédie, et je croi qu'il me suffiroit pour faire un bon ouvrage de boire quatre ou cinq fois avec vous [...] Je vous remercie infiniment de celles [les leçons] que vous m'avez données sur mon épître à son Altesse M. le duc d'Orléans, à Sully ce 20 juillet [1716] » (D35).

24 Le duc Louis-Joseph de Vendôme, frère de Philippe, était marié Marie-Anne de Bourbon, sœur cadette de Louise-Bénédict.

25 D26, 25 septembre 1714.

26 Voir, dans les *Lettres sur Œdipe*, la « Sixième Lettre qui contient une dissertation sur les chœurs », éd. David Jory, *OCV*, t. 1A (2001), p. 374-376.

la traduisant en français²⁷. Dans la dédicace d'*Oreste*, Voltaire se rappelle ces réunions et les positions très affirmées de ceux qui les composaient, opposées à celles de quelques comédiens et d'amis parisiens familiers des théâtres qui lui avaient conseillé d'introduire « une intrigue amoureuse » dans sa pièce afin de ne pas essuyer le refus des acteurs. Si Voltaire n'a pu se résoudre à cette idée « trop choquante », il s'est seulement compromis au « ressouvenir d'une passion éteinte », à savoir celle entre Jocaste et Philoctète, concession nécessaire au succès de sa pièce, ainsi qu'il s'en explique à la princesse : « Vous me blâmâtes universellement, et avec très grande raison d'avoir prononcé le mot d'amour dans un ouvrage où Sophocle avait si bien réussi sans ce malheureux ornement étranger ; et ce qui seul avait fait recevoir ma pièce fut précisément le seul défaut que vous condamnâtes »²⁸.

À partir et au-delà de cette rencontre autour de la tragédie de Malézieu vont se nouer entre la duchesse du Maine et Voltaire des liens étroits et durables, traversés d'orages et de silences. Si, pour l'homme de lettres, l'auteur d'*Iphigénie en Tauride* est institué en modèle, Louise-Bénédicte de Bourbon s'avère être la référence suprême en termes de goût et de protection des arts, ainsi que l'expriment les vibrantes premières lignes de la dédicace d'*Oreste* :

Madame,

Vous avez vu passer ce siècle admirable, à la gloire duquel vous avez tant contribué par votre goût et par vos exemples, ce siècle qui sert de modèle au nôtre en tant de choses, et peut-être de reproche, comme il en servira à tous les âges. C'est dans ces temps illustres que les Condés vos aïeux couverts de tant de lauriers, cultivaient et encourageaient les arts ; où un Bossuet immortalisait les héros et instruisait les rois ; où un Fénelon, le second des hommes dans l'éloquence et le premier dans l'art de rendre la vertu aimable, enseignait avec tant de charmes la justice et l'humanité ; où les Racines, les Despréaux présidaient aux belles-lettres, Lulli à la musique, Le Brun à la peinture. Tous ces arts, Madame, furent accueillis surtout dans votre palais²⁹.

Pour Voltaire, la duchesse du Maine, son aînée de vingt ans, est l'incarnation même du Grand Siècle, ce siècle symbole du beau et du goût auquel il consacra un monument. Mais l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'est pas le seul à louer le goût de la princesse. Celui-ci est unanimement salué par les multiples poèmes

²⁷ Le duc du Maine consigne même par écrit sa traduction du premier livre qu'il signe ironiquement « Le Ressuscité », peut-être à la suite d'une des maladies dont il vient d'être guéri ; voir la *Traduction de L'Anti-Lucrèce de Monsieur l'Abbé de Polignac, Livre premier*, Bibliothèque du musée Condé de Chantilly, Ms 469.

²⁸ *Oreste*, éd. cit., p. 402.

²⁹ *Ibid.*, p. 397.

et dédicaces qui lui sont adressés. Houdar de La Motte écrira même une ode en son honneur intitulée *Le Goust* qu'il définit comme l'alliance parfaite d'« une imagination vive » et d'« un solide jugement », concluant que tout cela se trouve à Sceaux où « le goût a choisi son séjour »³⁰. C'est encore à ce goût que Voltaire dédiera un « temple » qu'il parcourra en vers et en prose, en compagnie du cardinal de Polignac qu'il a connu à Sceaux. L'auteur d'*Oreste* termine sa dédicace comme il l'a commencée, par un éloge sans faille, s'associant lui et sa protectrice en tant que passeurs et garants d'une civilisation éclairée :

Tout ce que je désire, Madame, c'est qu'il se trouve quelque génie qui achève ce que j'ai ébauché, qui tire le théâtre de cette mollesse et de cette afféterie où il est plongé, qui le rende respectable aux esprits les plus austères, digne des beaux jours d'Athènes, digne du très petit nombre de chefs-d'œuvre que nous avons, et enfin du suffrage d'un esprit tel que le vôtre, et de ceux qui peuvent vous ressembler³¹.

50

En décembre 1714, soit un an et demi après la représentation d'*Iphigénie en Tauride*, mais cette fois à Sceaux³², Voltaire éprouve de nouveau l'un des plus grands bouleversements esthétiques de sa vie en découvrant *Athalie* de Racine, ce « chef-d'œuvre du théâtre », ainsi qu'il l'écrira à l'abbé d'Olivet³³. Depuis le mois de juillet, Sceaux est en effet devenu l'un des lieux les plus en vue du royaume par les fêtes qui s'y produisent, connues sous le nom de Grandes Nuits, fêtes fastueuses mêlant les thèmes d'inspiration et les genres les plus divers, visant à imposer une image forte de la princesse et de sa cour. Ces Nuits sont loin d'être seulement l'effet d'une princesse insomniaque et capricieuse, comme on l'a souvent écrit, mais doivent pleinement se comprendre dans un contexte politique de première importance. En effet, après la disparition en 1711 du Grand Dauphin, fils légitime et unique de Louis XIV, de son petit-fils le duc de Bourgogne en 1712, le frère de ce dernier, le duc de Berry, meurt en mai 1714. Par un édit royal daté du 28 juillet suivant, le duc du Maine et le comte de Toulouse, ainsi que leurs descendants mâles, sont alors déclarés aptes à monter sur le trône si la famille royale (dont les seuls rescapés sont Philippe V d'Espagne et le futur Louis XV) vient à s'éteindre. Le 31 juillet, soit trois jours plus tard, Sceaux devient le théâtre

30 *Œuvres de Monsieur Houdar de La Motte*, Paris, Prault l'aîné, 1754, 9 t. en 10 vol., t. I, 2^e partie, p. 350-355.

31 *Oreste*, éd. cit., p. 411-412.

32 Il est possible que ce soit à Paris quelques mois plus tard (la tragédie est reprise à partir du 3 mars 1716 au Théâtre-Français) qu'il assista à la pièce, quoique le commentaire de Mme de Caylus (*Souvenirs de Madame de Caylus*, éd. cit., p. 97) sur les costumes ridicules et les comédiennes fardées laisse à penser que cette représentation n'a pu attirer l'adhésion de Voltaire.

33 Voltaire à l'abbé d'Olivet, 20 août 1761 (D9959).

de fêtes les plus originales données en leur temps, destinées à focaliser la lumière là où se trouvent peut-être les futurs roi et reine de France.

Cependant, en décembre, la duchesse du Maine rompt momentanément l'atmosphère festive des Grandes Nuits, en raison des tensions politiques avant-coureuses de la succession de Louis XIV. Elle choisit à dessein *Athalie*, tragédie chère à Mme de Maintenon qui fut à l'origine de sa commande pour les pensionnaires de la Maison royale de Saint-Cyr en 1690. Pour la représentation exceptionnelle de Sceaux, le 3 décembre, la duchesse du Maine prend le rôle de Josabeth – il semble que ce soit d'ailleurs sa dernière prestation scénique – et réunit autour d'elle Malézieu dans celui du grand prêtre Joad, son propre fils le comte d'Eu dans celui du petit roi Joas, mais aussi deux comédiens prestigieux et emblématiques du Grand Siècle : Mlle de Beauval³⁴ qui incarne Athalie, et Baron³⁵, disciple de Molière, en Mathan. Même si *Athalie* est donnée sans la musique de Jean-Baptiste Moreau – ce qui ne gêna nullement Voltaire³⁶ –, la distribution aussi originale que fameuse, ainsi que les costumes de Jean II Berain (1678-1726)³⁷ attirent à Sceaux tout Paris et la cour³⁸. La force de la tragédie racinienne impressionne autant Voltaire que l'avait fait la pièce de Malézieu, au point qu'il sent de la même manière la nécessité de s'essayer à son tour à un sujet biblique en musique. Ce sera l'infortuné *Samson* qu'il proposera à Rameau dans les années 1730 mais qui, de discussion en dispute, n'aboutira jamais.

Créée au Théâtre-Français le 18 novembre 1718, la tragédie d'*Œdipe* est acclamée et publiée l'année suivante. Contrairement à ce à quoi on aurait pu s'attendre, Voltaire manifeste l'intention de dédier sa pièce non à la duchesse du Maine, mais au régent Philippe d'Orléans. Il vient pourtant de fustiger ce dernier par divers écrits dont l'épigramme *Sur monsieur le duc d'Orléans et madame de Berry sa fille* l'accusant d'inceste³⁹. Après avoir été relégué au

³⁴ Jeanne Olivier Bourguignon, dite Mlle de Beauval ou La Beauval (1648-1720).

³⁵ Écrivain et comédien formé par Molière, Michel Boyron, dit Baron (1653-1729), l'un des plus grands acteurs de son temps, connaît une longévité exceptionnelle puisqu'il est sociétaire de la Comédie-Française de 1680 à 1729, avec une interruption de presque trente années au cours desquelles il enseigne aux princes de la famille royale, tout en jouant à leurs côtés. C'est toutefois à Sceaux qu'il trouve son appui le plus notable en la personne de la duchesse du Maine.

³⁶ Voir Manuel Couvreur, « De quelques usages du chœur chez Quinault et de leurs échos chez Racine et Voltaire », *Littératures classiques*, n° 52, « Campistron et Consorts : tragédie et opéra en France (1683-1733) » (automne 2004), p. 315-326, notamment p. 321-322.

³⁷ Les dessins de trois d'entre eux pour Malézieu, Baron et l'une des filles du chœur sont conservés à la Bibliothèque municipale de Versailles (Inv. F. 88) et sont reproduits dans Jérôme de La Gorce, « Quelques costumes de Berain pour les représentations d'*Athalie* à Sceaux », dans M. Couvreur (dir.), *Athalie, Racine et la tragédie biblique*, Bruxelles, Le Cri, 1992, p. 160 et 162. Voir aussi les figures 5, 7 et 8 du cahier hors-texte dans C. Cessac, M. Couvreur et F. Preyat (dir.), *La Duchesse du Maine (1676-1753)*, op. cit.

³⁸ Voir *Journal du marquis de Dangeau*, op. cit., t. XV, p. 289 (3 décembre 1714).

³⁹ Voir *OCV*, t. 18, p. 401.

château de Sully au mois de mai 1716 et remis en liberté à l'automne, Voltaire poursuit ses attaques contre le Régent en le comparant à un nouvel Œdipe : c'est la Bastille qui l'attend le 16 mai 1717 où il est retenu jusqu'au 10 avril 1718. Si, à sa libération, Philippe, grand seigneur, lui offre une médaille en or, il refuse d'être le dédicataire d'*Œdipe*⁴⁰. Voltaire se tourne alors vers sa mère Madame Palatine, qui accepte la dédicace signée pour la première fois « Arouet de Voltaire »⁴¹. Pourquoi Voltaire n'a-t-il pas adressé sa tragédie à la duchesse du Maine, laquelle semblait toute indiquée pour la recevoir ? À la veille d'être arrêtée et exilée pour conspiration contre le Régent, la princesse était loin de constituer un soutien idéal pour le jeune écrivain qui n'avait pas le loisir de se compromettre à l'aube de sa carrière.

52 C'est aussi par la fréquentation de la duchesse du Maine et de sa société que Voltaire aurait conçu ses premiers contes. En effet, *Le Crocheteur borgne* et *Cosi-Sancta ou Un petit mal pour un grand bien. Une nouvelle africaine*⁴² semblent avoir été écrits sous la double égide de la duchesse et du duc du Maine⁴³. Dans le premier conte, Jacqueline Hellegouarc'h a montré à l'aide d'un certain nombre d'indices que le personnage de Mélinaide a été fortement inspiré de la duchesse, que ce soit son nom formé sur le mot latin *mel* (miel), qui renvoie à l'abeille dont Louise-Bénédictine a fait son emblème, ou certains traits physiques rappelant sa petite taille, tout en étant invariablement qualifiée de « grande princesse », formulation fréquente pour désigner la petite-fille du Grand Condé⁴⁴. Mélinaide est accompagnée de son petit chien, ce qui apparaît encore tout à fait caractéristique lorsqu'on connaît l'attachement de la duchesse à ses animaux de compagnie dont la fameuse Jonquille pleine « d'esprit, de grâce, [et] de beauté⁴⁵ ». Voltaire s'en moquera au moment où, espérant que Louise-Bénédictine viendra assister à la création d'*Oreste* en janvier 1750, il lui reproche de rester « tranquillement chez elle, à jouer au cavagnole et à caresser son chien⁴⁶ ! » L'anneau tout-puissant devant lequel s'inclinent les génies

40 Voltaire à Philippe II, duc d'Orléans, novembre 1718[?] (D70).

41 Ayant assisté à une représentation, elle trouvera la tragédie « fort belle » (*Correspondance de Madame, duchesse d'Orléans*, Paris, A. Quantin, 1880, 2 vol., t. II, p. 231 [1^{er} décembre 1718]).

42 *Le Crocheteur borgne*, dont il ne reste aucune trace manuscrite ni aucun commentaire de la part de l'auteur, a connu deux publications après la mort de Voltaire. La première dans le *Journal des dames* dirigé par la baronne de Princen date de 1774 (Paris, Lacombe, 1774, p. 11-24). Il est réimprimé dix ans plus tard, avec des variantes, dans l'édition de Kehl accompagné de *Cosi-Sancta ou Un petit mal pour un grand bien* (K84, t. 45, p. 415-424).

43 Un pareil hommage conjoint au couple se trouve dans les dédicaces de la *Suite de la grammaire française sur un plan nouveau, ou Traité philosophique et pratique de poésie* (1728) de Claude Buffier dont le premier volume est adressé à Louis-Auguste et le second à Louise-Bénédictine.

44 Voir J. Hellegouarc'h, « Mélinaide ou la duchesse du Maine », art. cit., p. 723-726.

45 *Les Divertissements de Seaux*, op. cit., p. 233.

46 Voltaire à Anne Louise Bénédictine de Bourbon, duchesse du Maine, ca 21 janvier 1750 (D4105).

serait-il une allusion à la médaille de l'Ordre de la Mouche à miel, symbole de ralliement pour les sujets de Ludovise ?

J. Hellegouarc'h a aussi noté des marques d'improvisation ou, du moins, de l'origine orale de l'œuvre⁴⁷, ce qui porte à croire que le conte a pu être imaginé dans le cadre des loteries poétiques en faveur à Sceaux, et peut-être même au pavillon de l'Aurore à quelques pas du château, tant les allusions à la coupole peinte par Charles Le Brun sont évidentes⁴⁸. Enfin, la dimension de l'exotisme et du merveilleux, deux mondes chers à la duchesse du Maine, qui transparait dans les divertissements qui lui sont offerts⁴⁹, est à l'œuvre dans *Le Crocheteur borgne* où le héros Mesrou est portefaix à Bagdad et dont le rêve ouvre la voie aux événements les plus extraordinaires.

Christiane Mervaud a pointé les liens de *Cosi-Sancta ou Un petit mal pour un grand bien* avec la cour de Sceaux, cette fois en la personne du duc du Maine⁵⁰. D'une personnalité contraire à celle de sa femme, Louis-Auguste a été élevé dans la plus grande dévotion par sa mère adoptive Mme de Maintenon et restera attaché toute sa vie aux principes de la religion, portant un intérêt particulier à la figure de saint Augustin au sujet de laquelle il rédigea les *Maximes et réflexions de S^t Augustin*⁵¹. Or, c'est de *La Cité de Dieu* que Voltaire, pourtant peu enclin à se réclamer du Père de l'Église, affirme s'être inspiré. Mais, loin des vues d'Augustin, il invente une histoire scabreuse où l'adultère est canonisé, ce qui apparemment n'offensa pas le duc du Maine, capable de s'amuser de la fable.

Les dates avancées par J. Hellegouarc'h pour la conception du *Crocheteur borgne* et de *Cosi-Sancta* (1712-1718)⁵² peuvent être encore affinées et se réduire à la période qui va de l'été 1713⁵³ à l'été 1715. Le premier contact de Voltaire et de la duchesse du Maine s'est probablement produit au mois d'août, à Châtenay, pour la représentation d'*Iphigénie* de Malézieu⁵⁴. Les années 1713-1715

47 J. Hellegouarc'h, « Genèse d'un conte de Voltaire », art. cit., p. 20-36.

48 J. Hellegouarc'h, « Mélinade ou la duchesse du Maine », art. cit., p. 727.

49 Voir par exemple la comédie donnée en août 1703 à Châtenay mettant en scène, sur le mode comique, un opérateur accompagné d'un Arlequin chinois qui vient directement de « Novogrod-Veliki, l'une des capitales de Moscovie » et a « fait 700 lieues en moins de deux jours » (*Les Divertissements de Sceaux, op. cit.*, p. 98).

50 Ch. Mervaud, « Voltaire, saint Augustin et le duc du Maine », art. cit.

51 BnF, Manuscrits, fr 15353, 218 f. Ce manuscrit a fait l'objet de deux éditions sous des titres différents : *La Divine Doctrine de Jésus-Christ, ou Méditations sur le sermon sur la montagne de M. le duc du Maine*, éd. L.-F. Guérin, Paris, La Société de Saint-Nicolas, 1840, et *Méditations sur le sermon de Notre-Seigneur sur la montagne, par le duc du Maine*, éd. A. Mellin, Paris, V. Palmé, 1884.

52 J. Hellegouarc'h, « Mélinade ou la duchesse du Maine », art. cit., p. 727 et suiv.

53 Voltaire passe le mois de décembre 1713 à La Haye.

54 Comme l'a justement remarqué M. Couvreur (« Voltaire chez la duchesse ou le goût à l'épreuve », art. cit., p. 232), la date de 1712 donnée par J. Hellegouarc'h se réfère à une lettre de Voltaire à André Dacier au sujet d'*Œdipe* qui, en réalité, date du 25 septembre 1713

correspondent à l'apogée de Sceaux couronné par les Grandes Nuits. Une lettre de Voltaire, écrite de Sully en 1716 à la marquise de Mimeure, laisserait même penser qu'il a au moins assisté à l'une de ces Nuits : « Vous seriez peut-être bien étonnée si je vous disais que dans ce beau bois, dont je viens de vous parler, nous avons des nuits blanches comme à Sceaux⁵⁵ ». Il n'est pourtant pas sûr que ce soit (seulement) aux Grandes Nuits auxquelles il se réfère ici. En effet, ces « nuits blanches » sont encore évoquées au sujet des loteries poétiques chez la duchesse, dans une note de Voltaire aux *Souvenirs de Madame de Caylus* : « Ces nuits blanches étaient des fêtes que lui donnaient tous ceux qui avaient l'honneur de vivre avec elle. On faisait une loterie des vingt-quatre lettres de l'alphabet : celui qui tirait le C donnait une comédie, l'O exigeait un petit opéra, le B un ballet⁵⁶ ».

54

À la fin du mois de mai 1715 se déroule la Seizième et dernière Nuit. Dans ses *Mémoires*, Rose Delaunay note que « des événements sérieux avaient tout à coup interrompu les divertissements, et effacé jusqu'à leur souvenir⁵⁷ ». S'il est difficile de déterminer de quels « événements » il s'agit exactement – peut-être la déclaration du 23 mai qui confère aux légitimés le titre et la qualité de princes du sang⁵⁸, ouvrant ainsi au duc du Maine, et par conséquent à son épouse, les portes de la souveraineté du royaume –, l'actualité politique déplace en tout cas immédiatement l'intérêt de l'ambitieuse princesse vers d'autres préoccupations. L'été 1715, marqué par la mort de Louis XIV le 1^{er} septembre, constitue donc l'autre date butoir à partir de laquelle il semble improbable que Voltaire se soit aventuré chez une duchesse intrigante, et qu'il ait eu l'opportunité de s'adonner aux loteries poétiques de Sceaux. Néanmoins, l'écrivain se manifeste au retour d'exil de la princesse fin décembre 1719, suite à la conspiration qu'elle a menée contre le Régent, par une lettre plaisantant sur leur sort commun :

Toutes les princesses malencontreuses qui furent jadis retenues dans les châteaux enchantés par des nécromants eurent toujours beaucoup de bienveillance pour les pauvres chevaliers errants à qui même infortune était advenue. Ma Bastille, madame, est la très humble servante de votre Châlons⁵⁹.

(D26). On peut donc estimer que la première rencontre de Voltaire et de la duchesse du Maine remonte à la représentation d'*Iphigénie* de Malézieu.

55 Voltaire à Charlotte Madeleine de Carvoisin d'Achy, marquise de Mimeure, été 1716 [?] (D40).

56 *Souvenirs de Madame de Caylus*, OCV, t. 71A (2005), p. 201, note de Voltaire.

57 *Mémoires de Madame de Staël-Delaunay sur la société française au temps de la Régence*, Paris, Mercure de France, coll. « Le Temps retrouvé », 2001, p. 97.

58 *Journal du marquis de Dangeau*, op. cit., t. XV, p. 428-429 (3 juin 1715).

59 Voltaire à Anne Louise Bénédicte de Bourbon, duchesse du Maine, 1720 [?] (D89). Châlons-sur-Saône est en effet le lieu où la duchesse du Maine est envoyée par le Régent d'avril à septembre 1718.

Il faudra néanmoins attendre trente ans pour que la princesse et celui qui se nommera son « protégé » se retrouvent véritablement ou du moins pour que nous en ayons des témoignages. En 1746 et 1747, Voltaire accompagné d'Émilie du Châtelet fera plusieurs séjours à Sceaux et au château d'Anet également propriété de la duchesse du Maine, où seront jouées les comédies *Le Comte de Boursoufle* et *La Prude*, cette dernière augmentée d'un prologue expressément écrit pour la princesse. En 1748, Voltaire se replonge dans la tragédie avec *Rome sauvée ou Catilina*, puis *Oreste*, sollicitant toujours l'oreille de sa « protectrice ». Cette période est riche d'échanges épistolaires où se mêlent affection mutuelle, flagornerie du philosophe et despotisme de Louise-Bénédicte jusqu'à leur séparation définitive, le premier quittant la France pour la cour de Frédéric II fin juin 1750, la duchesse s'éteignant le 23 janvier 1753, alors que *Le Siècle de Louis XIV* vient d'être publié.

En effet, c'est bien ce Siècle, ce Grand Siècle qui a réuni Voltaire et la duchesse du Maine, le premier le rêvant, la seconde l'incarnant. Dans Louise-Bénédicte de Bourbon, Voltaire retrouve « son » siècle en quelque sorte vivant, sa grandeur, son esprit, sa langue, son goût et son culte des lettres et des arts. Grâce à la princesse, il découvre la tragédie imitée de l'antique, ce qui déterminera une grande partie de sa carrière littéraire. Porteurs en revanche de la sensibilité du nouveau siècle, ses premiers contes, genre qui allait lui apporter davantage de gloire que ses tragédies, sont également dus à l'environnement propice de la sociabilité poétique de Sceaux. Voltaire et la duchesse du Maine se sont enfin rencontrés sur un certain nombre de points fondamentaux : la passion du théâtre, le sens du spectacle et de la fête, le jeu des travestissements et des paradoxes – chacun d'eux doté d'un orgueil démesuré, marqué autant par les excès que tempéré par une bonne dose d'humour et d'autodérision.